

Romarc et le miroir volé

*Une bibliothécaire pour enfants raconte
l'expérience qu'elle vit quotidiennement avec son propre fils
et les livres qu'il aime.*

*On peut être surpris qu'un enfant si jeune adopte un conte
apparemment destiné aux plus de sept ans.*

*Perpétuelle question des critères d'âge
et surtout des conditions d'accès de l'enfant au livre.
A partir de tels témoignages, on avance à la découverte
de l'enfant, du livre, de leurs rapports vivants.*

Il y a des livres pour enfants que je perçois et que j'analyse, dans les mots et les images, selon mon idéologie et mes aspirations personnelles — qui sont trop souvent des *a priori* !

Quand je les lis avec des enfants et surtout avec le mien, tout se casse et ma lecture est nouvelle.

C'est pourquoi, en plus d'analyses-regards d'adultes sur les livres pour enfants, je crois qu'il serait très intéressant que des adultes racontent ce qui se passe entre eux/le livre/les enfants.

Tout ce qui en est dit à la bibliothèque est dit par voie orale, trop rapidement, quand les livres sont rapportés (je n'ai même pas souvent le temps de le noter après). Et pourtant je me suis aperçue qu'en racontant, par écrit, tous les moments privilégiés que je vivais avec Romarc (mon fils) au travers d'une histoire, et plus précisément d'un livre — j'analysais mieux ces moments et je comprenais mieux la portée de ses paroles (non seulement ses réactions immédiates, mais ses paroles, ses jeux, une, deux semaines, un mois après).

Et là est l'importance de tout écrire (pas devant lui évidemment), car les paroles et les gestes sont rarement innocents, même ceux des enfants, et il est bon de parfois se souvenir — un petit mot « un mot d'enfant » — comme ça, et qui s'avère par la suite être un cri d'appel ou de révolte.

J'en parle aux mères, car ce sont elles que je vois le plus souvent et je leur

demande aussi d'écrire et de raconter pour elles et pour les autres. Tout serait regroupé dans notre « hypothétique » journal. Quelques-unes sont intéressées. Mais je n'ai encore rien.

J'ai écrit pour moi, parce que j'en ai besoin. Et j'ai envie de l'écrire aux autres. En attendant que le journal de la bibliothèque existe, je vous raconte ce qui s'est passé avec *Le miroir volé* de Lidia Postma *, Romarc trois ans et demi et moi.

C'est lui-même qui a réclamé l'histoire pendant deux semaines environ, tous les soirs, dans son lit, avant de dormir. Je lui racontais l'histoire en lisant le texte intégralement. C'est lui qui tournait les pages, d'une façon régulière, ne s'arrêtant plus longtemps que sur les images du dragon terrassé par les oiseaux — la colombe, le corbeau, l'aigle — et celle de la reconquête du miroir et des hommes heureux qui dansent.

Il ne parlait pas pendant l'histoire, contrairement aux autres fois, mais juste après et dans la journée — surtout dans la voiture, sur le chemin de l'école, chaque fois que j'allais le quitter.

Le miroir volé est le premier livre dont il me demande de raconter l'histoire « avec la bouche » : sans le support du livre-objet (expression réservée jusqu'alors aux histoires de sa vie quotidienne).

* Flammarion éd. voir fiche Revue n° 52.

Et c'est vrai que ce conte avec ses formules magiques et scandées : « Par quoi le feu sera-t-il vaincu ? », « Par quoi la peur sera-t-elle vaincue ? », « Par quoi la vue sera-t-elle vaincue ? »... est une histoire à se raconter avec les gestes et la parole.

Quand on le lit, l'image est assez forte, évocatrice pour mettre en action les personnages et les situations racontées. Et le texte avec ses formules, en progression scandée par des mots, phrases-clés, se joue seul aussi avec le corps et « la bouche » — et donnait lieu à des petits psychodrames.

Romarcic disait :

— *Moi aussi je suis très fort, et je tue les dragons et tous les animaux.*

Alors nous avons parlé de l'acte de tuer, pas n'importe quoi, ni n'importe comment — seulement ce qui menace.

Et j'ai essayé de dire que si le dragon était un mythe, l'agression et la menace n'en étaient pas. Et il n'était pas dupe.

— *Alors les hommes ils mangent le dragon !*

Hier j'étais dans la ville du dragon et j'ai demandé aux chasseurs de le tuer.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué tout seul ?

— *Parce que je n'étais pas assez costaud !*

Et moi qui avais perçu Michel en héros, j'ai vu que sans les forces réunies des fées, des oiseaux et des autres hommes, il était faible — comme un enfant sans la défense de l'illusion magique. Et je n'avais rien compris !

— *Et puis il m'a mordu là et là... Mais il y a un dragon qui ne l'a pas fait exprès ! Alors, il va devenir petit — tout serré — et ce sera un grain de café — et je te le donne et on le boit.*

(Et nous avons fait un vrai festin mimé).

— *Mais il y a un dragon qui l'a fait exprès. Alors, j'ai dit aux chasseurs qu'il faut le tuer.*

Là, avec beaucoup de jouissance sadique, il a infligé au dragon des tortures effrayantes. Tortures bien suggérées, il faut le dire, par l'illustration du livre.

Et puis il a ri de bonheur, en regardant la page où les hommes ont retrouvé leur miroir et rient, et dansent.

— *Ils sont heureux !*

— Tu aimes te voir dans la glace ? Tu aimes ton corps ?

— *Oh ! oui ! Mais le dragon, il pleure. Pas celui qui a fait exprès, le grain de café !*

— Oui, il arrive aux dragons de pleurer. Et toi, tu aimes te voir pleurer dans la glace ?

— *Oh ! non j'ai très peur !*

— Pourquoi ?

— *Moi ! J'ai pas peur !*

Et un matin, dans la voiture, sur le chemin de l'école, après que je lui ai raconté, à sa demande, « l'histoire de Michel », Romarcic a dit :

— *Les miroirs c'est comme les tiroirs. Quand on ouvre ça tue très fort !*

On joue beaucoup avec les mots — leur musique et leurs sens à multiples facettes. Mais le sens de ce jeu-là, je l'ai compris ou interprété quelques jours plus tard, à cause de sa peur en se voyant pleurer dans la glace, et en relisant *Le miroir volé*.

C'est dur, surtout petit enfant, de voir projetée dans la glace son image cassée et faible, quand on a dans la tête une image idéale de soi !

Les hommes dans le livre ont rejeté le miroir parce qu'ils n'acceptaient pas de voir leurs grimaces — la fêlure — et ils sont tristes pourtant car « ils ont oublié ainsi qui ils sont ». Quand ils retrouvent le miroir, « ils contemplent le spectacle qu'ils offrent » — « en se regardant, ils commencèrent à rire ».

Et depuis, devant la grande glace du salon, Romarcic et tous ceux qui acceptent de rentrer dans le jeu tuent les dragons — et on n'aurait jamais cru qu'il y en avait tant !

Inspiré aussi par les exploits de Tarzan, il se fait un petit cinéma très revalorisant — la force de l'imagination et du rire, recollant les morceaux des amères grimaces !

*Françoise Menigaud,
bibliothécaire, Poitiers.*